

1

**PREFACE POUR LES
EDITIONS ETRANGERES
DE MIRAGES ET MIRACLES**

Mirages et miracles est à la fois un livre de circonstance et le fruit d'une maturation. Il fut rédigé au début de 1985 à partir d'une série d'interventions dans différents colloques qui s'échelonnent de 1981 à 1984, colloques sur la crise mondiale et ses effets dans les pays en développement. Mais il exprime aussi quinze ans d'insatisfaction d'un chercheur confronté à l'industrialisation des régions agricoles périphériques françaises, et d'un militant anti-impérialiste lassé des incantations traditionnelles. On peut ainsi le lire de trois façons.

Une nouvelle approche de l'économie mondiale contemporaine.

D'abord, en s'en tenant aux chapitres 2 et 6, c'est tout simplement une analyse de la crise mondiale actuelle à partir des acquis de toute une série de travaux de quelques chercheurs français, plus ou moins marxistes, parfois désignés comme "école de la régulation". On y trouvera réunies la méthode d'analyse, et l'analyse elle-même, du modèle de développement qui a si bien réussi dans les pays capitalistes avancés d'Après-guerre, le "fordisme". Puis sont analysées les causes de la crise du fordisme, et sa diffusion mondiale jusqu'à la "demi-reprise" de 1984. Ajoutons que, à l'heure où j'écris cette postface, les pronostics du dernier chapitre sur l'impasse dans laquelle s'engageaient alors les USA se sont pleinement confirmés, et qu'aucune solution sérieuse n'est encore apparue malgré la formidable dévaluation du dollar.

Mais le livre n'est pas centré sur les pays capitalistes avancés. C'est avant tout l'effet, ou plutôt l'écho, de cette aventure au sein de certains pays du Sud, dits "Nouveaux Pays Industrialisés", jusqu'à la crise de la dette, qui constitue l'objet central de ce livre. Dans le chapitre 4 on peut donc encore lire une proposition théorique pour comprendre le phénomène de la "nouvelle industrialisation", grâce à deux nouveaux concepts, la "taylorisation primitive" et le "fordisme périphérique".

On peut déjà lire ainsi le livre comme un simple manuel d'économie néo-marxiste, introduisant à "l'école de la régulation", avec trois brèves applications: l'analyse du fordisme, l'analyse de sa crise mondiale, l'analyse du fordisme périphérique. Mais si tel est le résultat du travail, tel n'était pas le mobile de l'auteur.

Une remise en cause des analyses marxistes traditionnelles.

Quelque appréciation que l'on porte sur la validité des analyses ici proposées, on pourrait après tout n'y voir qu'une simple prise en compte de la réalité, avec des outils de l'analyse marxiste traditionnelle convenablement affinée. Au début des années 1960, "l'orthodoxie" en la matière se résumait à peu près à l'idée: <<Il y a un Nord industriel et riche, et un Sud pauvre et agraire ou minier, parce que c'est conforme aux exigences du capitalisme>>. Or, dès cette époque, apparaissent des phénomènes contredisant l'orthodoxie: des régions rurales, puis des pays du Sud s'industrialisant. D'où la tentation de dire: <<De nouvelles exigences, conformes aux nécessités internes de l'évolution du capitalisme, induisent ces nouveaux phénomènes>>. Telle était d'ailleurs (mais pas tout à fait) ma démarche initiale lorsqu'en 1974 je présentai une tentative d'analyse de l'industrialisation des régions périphériques françaises (1). Les nouvelles formes d'organisation du travail, les nouvelles contradictions à résoudre, induisaient en effet la mise en place d'une nouvelle division spatiale du travail, non plus entre branches (agriculture/industries), mais entre qualifications à l'intérieur de "circuits de branches" interrégionaux. Un pas de plus, et l'apparition d'industries de main d'oeuvre dans des pays sous-développés pouvait être comprise comme l'extension internationale de ces "circuits de branche". Idée qui n'allait pas tarder à se consolider dans la "nouvelle orthodoxie" de la "nouvelle division internationale du travail" (2).

Or, dès mes études régionales, j'avais (trop implicitement) nuancé cette approche structuraliste-fonctionnaliste. Qu'à un état du capitalisme corresponde le besoin ou l'utilité de certains types de régions, cela ne peut en aucun cas expliquer que certaines régions soient disponibles pour occuper cette fonction. L'analyse théorique d'une région économique ne peut se

satisfaire de la mise en évidence des rapports "synchroniques" qui l'enchaînent dans une structure interrégionale. Il faut aussi rechercher dans la "diachronie", dans l'histoire de cette région, ce qui peut l'avoir rendue "disponible" à occuper cette place. Autant dire que la mise en évidence de cette "place" n'épuise pas l'analyse la réalité présente de la région: il faut partir de sa propre "généalogie".

Dans les rapports internationaux, c'est encore pire. Car, entre la disponibilité d'une réalité sociale territorialisée comme la nation à s'inscrire dans des espaces économiques plus larges, et la réalité de cet engagement, s'interpose, encore plus nettement que dans le cas de la région, la dynamique socio-politique interne, qui se résume en définitive dans les choix de l'Etat. Il en est, en un sens, pour les nations comme pour les individus. Ils et elles peuvent rentrer dans des rapports déterminés, ils et elles sont induits par le poids des réalités passées et présentes à s'y inscrire, mais elles et eux disposent d'une marge de manoeuvre, de jeu, une capacité de se dérober, ou chercher à infléchir les "règles du jeu" qui leur sont proposées.

Cette marge, cet écart possible entre les structures et le jeu des acteurs, ce double point de vue synchronique (structurel) et diachronique, sont à la base de la critique du structuralisme des années 60-70, aussi bien chez des sociologues tels BOURDIEU [1972] ou GIDDENS [1981] que chez les historiens et les géographes anglo-saxons de la "théorie de la structuration". Et naturellement, il est au coeur de la problématique économique de "l'école de la régulation", qui part du refus d'admettre que les structures se reproduisent toutes seules en manipulant leurs supports (3).

Mais il faut aller encore plus loin. Le "réalisme théorique" des anglo-saxons sus-nommés risque de se réduire à son tour en une "nouvelle orthodoxie" que dénoncent SAUNDERS et WILLIAMS [1986]. On admet que les agents ont des responsabilités dans la reproduction et l'évolution des structures, mais on réaffirme que des "puissances causales" déterminent entre eux des relations nécessaires. On reconnaît seulement qu'elles n'épuisent plus la réalité: on fait simplement place pour un peu de contingence.

Dans le premier chapitre de ce livre, je propose d'admettre que ces puissances causales n'existent pas. Le réel existe, les relations se stabilisent, les structures se consolident et se délitent, mais les noms par lesquels nous désignons la stabilisation de certaines pratiques, y compris "le capitalisme", ne correspondent pas à des puissances causales réelles: il ne sont que des concepts avec lesquels nous cherchons à scruter certains pans de la réalité, comme avec des torches dans une grotte.

Ce "nominalisme réaliste", que je crois pouvoir faire remonter d'Umberto Eco à Karl Marx, je l'affirme dans ce chapitre avec d'autant plus de véhémence que son adversaire, le "réalisme du concept", a fait des ravages tout particuliers dans le domaine qui nous intéresse ici, inventant deux concepts-massue: "l'impérialisme" et la "dépendance". Arrive-t-il quoi que ce soit dans tel pays sous-développé ? C'est à cause de sa dépendance. Une telle capitulation de la raison ne peut déboucher que sur un radicalisme révolutionnaire que dément l'expérience, ou sur une capitulation de la pratique politique.

Une relativisation des idéologies nationalistes du développement

Car si "le capitalisme s'oppose au développement des nations dépendantes", alors la lutte pour l'indépendance, pour le développement, pour le socialisme deviennent une seule et même chose: on a tout, ou rien. Mais la réalité est bien plus complexe. La notion d'"indépendance" devient évanescence dans notre capitalisme qui se mondialise, le "développement" n'est que la plus ou moins grande adéquation à un modèle de développement parmi d'autres, et pas forcément meilleur, et on peut s'en rapprocher sans sortir ni de la dépendance ni du capitalisme (il est alors illusoire de distinguer "croissance" et "développement"). Quant au "socialisme", ce ne peut être qu'une direction dans un effort séculaire pour davantage de justice, de démocratie et d'autonomie, ce n'est pas un "état", un "mode de production" dans lequel on rentrerait par la grande porte de la révolution. Ce qui se nomme aujourd'hui "socialiste" est bien loin de l'idéal des fondateurs, et il est un peu court d'incriminer des "traîtres" qui auraient "dévoté" les révolutions.

Dès lors, l'internationalisme consiste à affirmer d'abord que le "développement" que le Nord a proposé en ligne de mire n'est qu'un modèle lui-même en crise, qui apporta pas mal de confort aux travailleurs, mais aussi une immense aliénation. C'est, avec tous les peuples de la terre et dans un rapport de respect mutuel, de partenariat, rechercher de nouvelles relations sociales, de nouvelles techniques, permettant le plein épanouissement des individus. C'est admettre que les différents peuples peuvent avoir, conformément à leur culture, des points de vue différents sur le "progrès". C'est, dans le domaine économique, lutter contre les institutions, les mécanismes, qui induisent dans les pays du Sud des modèles de développement particulièrement exploités et prédateurs: contre le libre-échange sauvage, contre l'économie d'endettement.

Les réactions au livre.

Ces dernières considérations (qui ne sont d'ailleurs pas au coeur du livre) ne font que refléter l'une des positions qui foisonnent en France dans la crise de l'anti-impérialisme militant. Débat pour le moment extrêmement confus. Par contre, les considérations méthodologiques et les propositions théoriques ont déjà suscité un débat significatif. Ainsi, au hasard de mes voyages en Amérique Latine, j'ai découvert plusieurs universités qui, chacune pour leur propre compte, avait traduit une première version du chapitre 1, considéré comme un "antidote au dogmatisme". Malheureusement, comme je pouvais le craindre et malgré les multiples mises en garde dont j'ai parsemé le livre, les éléments d'analyse qu'il propose sont déjà perçus comme les bases d'un nouveau dogmatisme, et sont critiqués comme tels.

Passons sur les critiques qui s'étonnent de ne pas voir le livre traiter de ce qui n'est pas son objet: les campagnes faméliques du Tiers Monde, les formes d'industrialisation "par en bas" (à partir du secteur "informel) ou "par en haut" (à partir des industries de base), et ne retenons que celle qui visent de réelles faiblesses, la principale étant le concept même de "fordisme périphérique" (4).

Tout d'abord, le caractère "contradictoire" de ce terme. Le "fordisme", tel qu'il a été conceptualisé par les auteurs des années 1970 (moi y compris), visait des économies nationales développées et relativement autocentrées. Accoler à ce nom l'adjectif "périphérique" semble une contradiction dans les termes...

Voilà bien les ravages du "réalisme du concept"! Le "fordisme" n'est pas une réalité cachée derrière certaines manifestations concrètes que l'on pourrait comparer à un "fordisme-étalon" déposé au Pavillon des Poids et Mesures. C'est un concept qui vise à saisir certains aspects de certaines réalités pour en proposer une logique. Plus exactement, "fordisme" n'est qu'un nom qui désigne ce concept en jouant sur le caractère évocateur du nom d'Henri Ford dont certaines pratiques, certains écrits, anticipaient sur ce que nous appelons "fordisme". Evocation d'ailleurs assez trompeuse: la réalité économique des pays capitalistes avancés de l'après-guerre diffère sensiblement de ce que préconisait H. Ford. S'attachant à d'autres réalités, on peut y déceler une logique qui nourrit quelque rapport avec ce qu'on a appelé fordisme, mais qui par d'autres aspects rappelle contradictoirement les conceptualisations en terme de "périphérie". On peut critiquer les conceptualisations que je donne de ces réalités. Quant au choix du nom pour désigner le concept, c'est, à la limite, une question de goût (5), sur laquelle le vieux Socrate appelait Cratyle à l'indulgence:

<<Socrate: La rectitude d'un nom, déclarons-nous, réside en ceci, qu'elle devra faire connaître quelle est la nature de la chose. Cette formule, faut-il que nous la déclarions acceptable? - Cratyle : Mon avis est absolument, Socrate, qu'elle est tout à fait acceptable (...) - Socr.: Il y aurait à coup sûr de quoi rire de la situation où les noms mettraient les choses dont ces noms sont les noms, s'ils devaient en tout point leur être semblables. Ils deviendraient tous en effet, je pense, des doubles, et d'aucune d'eux il n'y aurait moyen de dire lequel de ces doubles est la chose elle-même, et lequel est son nom? - Crat.: C'est la vérité. - Socr.: Eh bien alors! mon bon, permets sans crainte au nom même d'être établi, bien celui-ci, mal celui-là, et ne le contrains pas à avoir toutes les lettres qu'il faudrait pour qu'il fût intégralement tel qu'est la chose dont il est le nom! (...) Ce qui n'empêchera pas du tout la chose d'être nommée, ni d'être

objet de discours, pour autant que nom et discours contiendront l'esquisse de ce dont il se trouve qu'on parle (...) Aussi souvent en effet qu'ils contiendront cette esquisse, même si l'appropriation n'est pas totale, du moins la chose aura-t-elle été exprimée par le langage: bien, dans le cas où tout y est, mal dans le cas où c'est une minorité...>>(6).

Reste que le concept, je le reconnais, est lui même fort peu affiné dans ce livre. La définition qui est donnée au chapitre 5 s'avoue elle-même désigner deux aspect différents de la réalité, ou plutôt deux points de vue sur certaines réalités.

- * Une composante (parmi d'autres!) du régime d'accumulation de certains pays,
- * Une composante de ce qu'on pourrait appeler le régime d'accumulation mondiale.

Par exemple, ce qu'il y a de "fordisme périphérique" au Brésil ne vise pas toute la réalité économique brésilienne, en revanche il ne se comprend que dans le cadre de la configuration de l'économie mondiale des années 70-80.

De ce fait, le concept de fordisme périphérique ne "colle" véritablement à aucune réalité empirique; aucun pays, sauf peut-être la Corée de la seconde moitié des années 1970, ne peut être désigné comme "un" fordisme périphérique. Je crois que cette difficulté est inhérente à n'importe quelle tentative d'utiliser des concepts dans l'analyse concrète. Ni la France, ni l'Italie, ni le Japon n'ont été véritablement "des fordismes", mais le concept de fordisme permet de saisir une partie de ce qu'a été leur histoire économique dans les années 1950-1970.

Inversement, la définition assez large donnée du fordisme périphérique est également critiquée comme "trop large". Elle suppose par exemple la croissance de la consommation de masse interne, mais ne précise pas quelles classes sociales bénéficient de cette croissance. Difficulté beaucoup moins grave, en ce qu'elle appelle simplement à raffiner le concept, en proposant différentes variantes.

Plus grave est la critique d'avoir d'abord affirmé la nécessité de partir d'analyses concrètes des formations socio-économiques nationales concrètes pour ensuite consacrer la majeure partie du livre au cadre international dans laquelle s'inscrivait l'histoire de quelques unes de ces formations. Ici, j'avais plaidé coupable dès la rédaction du livre. Je ne prétendais nullement me substituer aux chercheurs qui ont fait ou devront faire l'analyse concrète de tel ou tel pays particulier. Mais il ne faudrait pas, une fois admise la critique du schématisme des théories de la dépendance et de l'impérialisme, "tordre le bâton dans l'autre sens", et oublier que la dynamique des différentes nations est fortement contrainte, non seulement par le poids de leur propre passé, mais encore par le cadre présent de l'économie internationale. La dépendance, ça existe, même si ce n'est pas une "cause efficiente". Il serait dommage qu'au nom du primat des causes internes, au nom du fait (trop souvent empiriquement constaté) du caractère national des compromis socio-économiques, soit récusée toute recherche d'une "logique" dans les régimes d'accumulation internationaux. Avec toutes ses insuffisances, le concept de "fordisme périphérique" avait aussi cette ambition.

*

* *

Alors, que faire maintenant ? Je le répète tout au long du livre: brûler le livre après l'avoir lu (ou, mieux, le donner), et se lancer dans l'analyse concrète de son propre pays. Voir si par hasard il y a dedans quelque chose, dans telle région, qui par hasard peut être éclairée par tel ou tel concept du livre. Réfléchir à l'articulation entre la logique interne des différents pays et les évolutions de la configuration de l'économie mondiale, qui est loin de former un système aussi contraignant qu'on ne l'a cru. Et puis, essayer, avec les mouvements sociaux, de trouver les voies de la liberté et de l'alternative, pour un monde meilleur.

Alain LIPIETZ

Janvier 1987

NOTES

- 1) Cette analyse a été présentée dans une intervention [1974] qui fut développée dans le livre Le capital et son espace [1977].
- 2) "Nouvelle orthodoxie" illustrée par le recueil de FROBEL, HEINRICHS et KREYES [1980]. Cette nouvelle orthodoxie est critiquée dans ce livre et plus particulièrement dans un de mes articles [1986], ainsi que par SAYERS [1985] etc.
- 3) Ce dualisme entre "structures" et "agency" que les géographes anglo saxons ont repris de GIDDENS mais aussi du géographe suédois HAGERSTRAND [1970] est parfois comparé par eux à la dualité "trame/chaîne" du tissage (voir par exemple GREGORY [1985]). La même analogie est au centre de mon livre sur les valeurs et les prix [1983]. La "dualité trame/chaîne" est sans doute un des concepts les plus puissants et unificateurs appelé à se développer dans les sciences sociales critiques au cours des prochaines années.
- 4) Je pense en particulier au rejet brutal (et assez peu argumenté) de l'un des animateurs de "l'école de la régulation", R. BOYER [1986].
- 5) K. Marx se désolait lui-même de l'incapacité de la langue française à forger des mots évoquant dans leur construction même le caractère contradictoire du réel. A des chercheurs mexicains qui me reprochaient, eux aussi, la construction contradictoire du terme "fordisme périphérique", je rappelai que les Aztèques élevaient des temples à la dialectique et à leurs dieux aux noms contradictoires: Serpent à Plume, Miroir Fumant...
- 6) Platon, Cratyle, 428(e), 432(a,b)

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU P. [1973]

Esquisse d'une théorie de la pratique, Droz, Geneve.

BOYER R. [1986]

Théorie de la régulation: une analyse critique, La Découverte, 1986.

FROBEL F., HEINRICHS J. et KREYES O. [1980]

The new international division of labour, Cambridge Univ. Press et Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

GIDDENS A. [1981]

A contemporary critique of historical materialism, Macmillan, London.

GREGORY D. [1985]

<<Suspended animation: the statis of diffusion theory>>, in GREGORY and URRIS (eds) Social Relations and Spatial Structures, Macmillan 1985.

HAGERSTRAND T. [1970]

<<What about people in regional science ?>> Papers of the Regional Science Association, vol 24, p.7-21.

LIPIETZ A. [1974]

"Structuration de l'espace, problème foncier et aménagement du territoire". Intervention au Congrès de Louvain de l'A.S.P.R.E.N.O.. Publié dans Environnement and Planning, n°7, Pion Ed., London, 1975. En anglais: Carney et al. ed., Regions in Crisis, Croom Helm, London, 1980. En portugais: Cadernos AEFEP/Praxis n°1, Porto, 1979.

LIPIETZ A. [1977]

Le Capital et son espace, Paris, F. Maspéro. Edition augmentée 1983.

LIPIETZ A. [1983]

Le Monde enchanté. De la valeur à l'envol inflationniste. F. Maspéro - La Découverte, Paris. English translation: The enchanted world, Verso (London).

LIPIETZ A. [1986]

"L'industrialisation dans la périphérie: déploiement interrégional et international du fordisme", in Brunet et Auriac ed. Espace mondial, espace local, espace produit, Encyclopédie Diderot, Fayard.

SAUNDERS P., WILLIAMS P.R. [1986]

<<The new conservatism: some thoughts on recent and future developments in urban studies>>, Society and Space, vol 4, p.393-399.

SAYERS A. [1985]

<<Industry and Space: a sympathetic critique of radical research>>, Society and Space, vol. 3. p 3-29.